

*Blodelshiem*

*Alsaciens*

*Victimes et rescapés*

*1939 - 1945*

*Eugène Werner*

*Né le 18 juillet 1926 à Blodelsheim*

*Eugène Werner fils de Xavier et Louise Remongin*

# Mémoire d'un ancien « Malgré-Nous » de Blodelsheim

*Lors du 50<sup>ème</sup> anniversaire du débarquement des armées alliées en Normandie le 6 juin 1944 que j' ai vécu en tant qu' adolescent âgé de 18 ans mais sous un uniforme hai dont je souffre encore aujourd' hui, 50 ans après.*

*Agé de 68 ans, je me décidais de rendre ce témoignage écrit à nos enfants et petits enfants, afin de leur laisser un mémoire de mon vécu de ma jeunesse pendant les années de la 2<sup>ème</sup> guerre mondial.*

*Aussi pour démontrer jusqu' à quel point la folie des hommes et d' un système politique totalitaire peuvent mener jusqu' à l' anéantissement de la civilisation.*

*Etant natif d' Alsace, j' étais un, parmi les 130.000 alsaciens et mosellans, incorporés de force par l' Allemagne nazi pendant les années de la deuxième guerre mondiale.*

*Mon nom, Eugène WERNER, originaire de Blodelsheim dans le Haut Rhin, où j' ai vécu mon enfance. Je suis né en 1926 fils de Xavier WERNER et Louise REMONGIN, ma mère était native de la Haute Marne.*

*Mon père exerçait le métier de cheminot. Au début des années de 1930 il s' est fait construire une coquette habitation dans la rue principale à la sortie du village. J' étais fils d' une famille nombreuse,*

mais je vivais une enfance heureuse sans trop de difficulté jusqu' à la fin de l'été de 1939.

Ce fut le 1<sup>ère</sup> septembre que tout basculait et perturbait notre vie, comme celle de tous les habitants des localités frontalières franco-allemande. C'était la déclaration de la guerre, une guerre désastreuse qui devait durer 5 ans et 9 mois et dont nous, frontaliers, furent parmi les premières victimes.

Ce fut l'évacuation immédiate, ce premier septembre 1939, notre propriété restait à l'abandon pour un an. Qu'elle catastrophe pour mes parents, pour nous tous... ! La population de Blodelsheim était évacuée à Gimont dans le Gers où elle restait pendant environ un an.

En 1940, l'année de la débâcle, la France vaincu par l'Allemagne, est occupée, une bataille était perdue. Après l'armistice de 1940, l'Alsace occupée est rattachée à l'administration allemande nazie et placée sous l'autorité d'un gouverneur.

Dominatrice, l'Allemagne hitlérienne pouvait tout se permettre. L'Alsace, sans défense, abandonnée par la mère patrie, est déclarée territoire allemand, malgré l'appartenance à la France depuis le traité de Westphalie de 1648.

Les alsaciens sont considérés comme "Volksdeutsche" faisant partie de la nation allemande et déclarés citoyens allemands lié au destin de la soi-disant "Grande Allemagne".

A partir de là, les nazis se sont installés dans notre chère Province, finie la liberté, sans parler de l'épuration qui allait suivre. Les nazis voulaient une Alsace qui parlait une seule langue, la leur.

Toutes personnes nées dans les départements hors d'Alsace et la Lorraine n'avaient plus leur place dans cette société totalitaire, les juifs non plus....

Mais, maman née en Haute Marne faisait partie des suspects et figurait sur une liste dont les noms mentionnés et leurs familles risquaient la séparation et la déportation dans un camp....

Ces listes étaient dressées par ordre alphabétique. Nous, les « WERNER » nous nous trouvions donc en fin de liste, cela nous a porté chance. On fit stopper cette déportation, au grand soulagement de nous tous. Mais pas pour longtemps.

On reprochait à mon père, la disparition de son fils, Pierre, âgé de 19 ans. Revenu de Gimont en 1940 il se doutait du danger menaçant, il disparut en fin 1941 pour se réfugier en lieu sûr. Mon père savait qu'il était parti se réfugier, mais où ? Il l'ignorait.

Le 25 août 1942, le gouvernement nazi promulqua la fameuse loi sur l'incorporation de force des jeunes alsaciens et lorrains pour l'armée allemande. La guerre faisait rage sur tout le front, de l'Europe et d'Afrique du nord. La Wehrmacht saignée à blanc avait besoin de relève...

Ce 25 août 1942 fut un des jours le plus noir et le plus triste pour les populations alsaciennes et mosellans de cette époque. Les alsaciens et lorrains, français de cœur et d'âme se voyaient contraint de porter un uniforme qui n'était pas le leur. Ils seront enrôlés afin de combattre dans une armée dont ils ne partageaient aucunement l'idéologie. Et en désespoir de cause subissaient le fameux décret, afin d'éviter les représailles de l'occupant contre les familles.

J'avais un frère, Albert, né en 1924, âgé de 18 ans en 1942, fut parmi les premiers à être mobilisé. Quel malheur pour mes parents, déjà suspect et pour cause, Albert est mobilisé en fin 1942, malgré sa forte tête, ce qui ne l'a pas empêché d'être envoyé au front de Russie pour combattre, ou il disparut début 1943, plus de nouvelles d'Albert. Il est porté disparu et plus aucune trace. Mais mes parents avaient toujours espoir de revoir leur fils...en vain !!!

En ce temps-là, les journaux étaient remplis d'avis de décès de ces jeunes gens qui ont dû laisser leur vie, pour qui et oui, pour quoi... ces jeunes alsaciens qu'on a envoyé comme chair à canon sur des champs de batailles. La tristesse était presque dans tous les foyers...mais il y avait pourtant des collaborateurs qui renseignaient l'occupant ! (non désirés).

A partir de 1942, nous devions, nous les jeunes suivre les réunions obligatoires de la jeunesse hitlérienne. Moi et mon copain, mon grand copain de toujours, Charles SCHOLLER, nous étions reconnus étant des fortes têtes. Les autorités nazis avaient honneur des gens qui leur tenaient tête et bien vite nous avions compris ce qui nous attendaient. Il

n'y avait pas d'échappatoire, les mobilisations des classes entre 1908 à 1927 allaient nous entraîner dans la guerre.

Cette incorporation tant appréhendée nous touchait en automne 1943. Très vite, Charles et moi, étions obligés de quitter nos parents, mobilisés de force, pour nous envoyer à la guerre... et pourquoi et contre qui... ? moi qui n'avait pas d'ennemis. En 1939, petit réfugié âgé de 13 ans, je n'aurai jamais cru qu'un jour je pourrai être confronté à cette sale guerre qui se transformait en une tuerie effroyable.

Le 9 octobre 1943, jour mémorable, une date fatidique que je n'oublierais jamais, Charles et moi, âgés d'à peine de 17 ans, devions partir, entraînés dans la spirale de violence que nul homme ne pouvait arrêter à ce moment là.

Ce 9 octobre, nous des gamins, nous sommes embarqués en train spéciale en gare de Mulhouse, sous bonne escorte armée, pire que des bagnards. Le convoi pris une direction inconnue, et 48 heures plus tard, il s'arrêta en Tchécoslovaquie dans la grande banlieue de Prague faubourg de Biko witz sur le bord de l'Elbe.

Nous voilà embrigadés, quatre alsaciens, mêlés à des Polonais, des Autrichiens et naturellement des Allemands, et ce fut la terreur. Incorporés de force dans une armée qu'on détestait, qu'on haïssait ne connaissant leur langue, mis à part quelques mots qui ressemblaient à notre dialecte. C'était très dur ; vraiment, partir, arraché à sa famille à l'âge de 17 ans et entraîné dans une « galère » indescriptible.

Mais que faire, obéir, marcher au pas et à la baquette avec un uniforme sur le dos qui nous collait mal à la peau... oui, vraiment nous étions malheureux. Loin de mes parents, de mes frères et sœurs dont la dernière avait à peine 2 ans (Berthe).

Je pensais beaucoup à mon frère, Albert, qui était porté disparu... peut-être mort, et moi, gamin devrais prendre le même chemin... ! quel ironie du sort et quel malheur. Heureusement que j'étais avec mon ami Charles...

Très vite, une formation militaire d'une sévérité inhumaine nous faisait oublier qu'on était alsacien, il fallait se plier, pour survivre. Des instructions et des entraînements à répétition devaient faire de nous des guerriers endurcis, tel fut notre lot quotidien, pour plus tard être affectés à des formations d'élites.

Tout allait très vite, un beau jour, vers la fin de cette année 1943, nouvel embarquement dans des wagons à bestiaux vers une destination inconnue. Quelques jours plus tard, après bien des détours suite aux nombreux bombardements alliés, c'est vers la Hollande, puis la Belgique, arrêt à Herentals dans un ancien couvent sur le bord du canal « Albert » que nous avons installé nos campements.

Les manœuvres sérieuses ont commencées, et là, de maies brutes nazies, des instructeurs, d'anciens blessés du front de Russie nous faisaient des misères incommensurables. Des manœuvres et instructions encore dans la plaine de Thurnhout, avec 25 kg de mines anti-char sur le dos. Des réveils en pleine nuit nous donnant des fausses alertes, par

moments c'était devenu intenable, cette pression continuelle exercée sur nous, gamins de 17 ans.

Ces jeunes nazis qui se croyaient déjà maître du monde. Charles et moi, étions très malheureux, nous avons beaucoup de mal à résister.

Par moment le moral était tellement bas que j'aurais aimé cesser de vivre ! Mais il fallait résister et tenir à tout pris, résister pour survivre à ce cauchemar...et j'avais à peine 18 ans...

Notre caractère se durcissait de plus en plus, les nazis voulaient des hommes endurcis, des durs et pour cela on subissait des traitements par pigûnes dans la poitrine, en moyenne 2 à 3 par semaine et pendant deux mois, ainsi nous n'étions jamais malade !

Nous étions début 1944, l'instruction terminée, j'ai été séparé de mon seul et grand copain d'enfance de Blodelsheim, Charles, et nous voilà expédié en direction de la France et la Normandie, seul alsacien dans une compagnie de nazis fanatiques.

En Normandie, notre stationnement fut la petite commune « la Saussaie » près de Elbeuf, installée dans une propriété sur la route d'Elbeuf-le Neubourg. Bien accueilli par une population calme qui était bien obligée de supporter cet ennemi...

Là sachant que je parlais français, je devais supporter les petits caprices d'un officier qui était un amateur de « calvados », il

m'obligea à faire des tournées chez les fermiers des environs pour se ravitailler en alcool et pour d'autres produits fermiers.

Le pire, il fallait être très méfiant, car un jour j'ai eu la surprise...et surtout, il ne fallait pas parler des alsaciens enrôlés de force dans ces formations d'élites de sinistre mémoire auxquelles j'appartenais.

Mais j'ai tout de même fait connaissance d'une famille à la Saussaie. Une famille honorable demeurant près de l'église. Monsieur et Madame GOUJON Adrien avec leurs deux enfants. Madame Goujon s'occupait de l'entretien de l'église et sonnait les cloches. J'aimais ses braves gens et eux me faisait confiance. Je leur avais expliqué notre position en Alsace, car la France profonde n'était pas au courant de notre situation. J'avais ainsi tissé quelques liens avec la famille Goujon. Mais, malheureusement, le petit « manège » avec les civils ne convenait guère à notre hiérarchie et fin avril 1944, nous étions mutés vers la Belgique.

Dans les environs de Hasselt, je fus affecté à un régiment de chars décimés, qui venait du front de l'Est. J'ai vite compris il fallait remplacer les pertes subis en Russie. C'était un régiment d'élite, des fanatiques nazis, encore fiers de se battre pour « Gross-Deutsch land » qui avaient une admiration sans borne pour leur « führer ». ce régiment faisait parti de la 1<sup>ère</sup> Adolf Hitler Panzer-division.

Une fois de plus, je me sentais mal à l'aise, plus de copain ou d'amis, plus de connaissance, triste de se sentir seul entre ces fanatiques qui voulaient changer la face du monde, eux aussi. Je n'avais plus de

nouvelles de mes parents à mille lieux de ceux que j'aimais, mais là encore il fallait tenir, je n'avais que dix sept ans et demi.

Nos occupations principales, entretien du matériel, manoeuvres, instructions etc....

Mais l'idée de m'évader germait en moi progressivement, mais comment faire ? Mais très vite j'ai dû déchanter, les nazis ne connaissant aucune pitié, je devais assister à la condamnation à mort de cinq soldats allemands, fusillés à l'aube dans la plaine de Thurnhout.

Le 5 juin à deux heures du matin ; alerte, tous en tenue de campagne, départ vers la côte où il fallait miner le secteur des environs d'Anvers. Une bonne nouvelle pour moi, mais pour les allemands, les alliés ont débarqué en Normandie.

A partir de là, tout alla très vite, embarquement sur un train vers une destination inconnue. La route était tracée en direction de la « Normandie ». Mais sous les bombardements de l'aviation alliée le convoi subissait d'énormes pertes. A Rouen il fallait attendre du nouveau matériel pour rejoindre les champs de bataille de Normandie. Et c'est seulement début juillet 1944 que nous sommes arrivés à pieds d'œuvre dans une forêt près de Cinglais, sur la route Caen-Thury-Harcourt.

Alors là, ce fut terrible, moi, formé dans cette formation de combat de troupe d'élite, la A.H. division. Je ne pourrai décrire mes souffrances, mon désespoir. Je devais alimenter en munition nos chars dans les positions de combat sous le feu continu et nourri de l'artillerie

et l'aviation alliée. J'étais mêlé aux terribles batailles de Vire et de St. Lo ou l'espoir d'en échapper était pratiquement nul.

Mais je devais certainement avoir un protecteur venant d'en haut...

Ce furent des combats d'une atrocité indescriptible, féroce et sans pitié, qui ont fait tant de victimes parmi ces jeunes comme moi.

Oui, cette bataille de Normandie que les historiens décrivent si bien aujourd'hui, mais ne parle jamais des souffrances des acteurs et les milliers de victimes. J'ai échappé aux massacres, j'avais vraiment une chance inouïe...

Début aout, je conduisais une voiture amphibie avec radio avec laquelle j'avais intercepté un message américain qui lançait en français et en allemand « Alsaciens- Lorrains-Luxembourgeois rendez-vous ». heureux d'entendre ce message j'ai déserté cette maudite armée dans la nuit. Je me suis fourré dans un hangar plein de paille, et ce fut le grand silence pendant la nuit.

La nuit fut longue, je n'étais pas rassuré du tout avec mon uniforme sur le dos, peur, anxiété, mêlés dans l'attente des événements m'empêchait de dormir. Je crois que durant cette nuit j'ai vieilli de quelques années. Puis au petit matin surgit brusquement une patrouille de noirs américains qui me faisaient vraiment peur.

Je croyais ma dernière heure arrivée, pour eux j'étais un ennemi, ils m'ont fait prisonnier et il me fallait marcher au devant de la

patrouille, qui par la suite m'ont mis entre les mains de la Military-police et transmit vers un poste d'état major. Le bruit du canon s'éloignait, et je vivais, je revivais et devenais prisonnier de guerre âgé de 18 ans, oui vraiment prisonnier de guerre à 18 ans.

Je n'étais pas le seul survivant, ils étaient nombreux ceux qui ont échappé aux massacres. Nous fumes embarqués dans des péniches de débarquement en direction de l'Angleterre. Débarqués à Southampton, nous étions environ 800 alsaciens, lorrains et luxembourgeois dirigés vers un camp de prisonniers près de la mer du Nord (Hull). Ce camp était sous la garde des anglais, mais à l'intérieur des officiers allemands prisonniers faisaient encore régner la terreur à nous alsaciens et lorrains.

Très vite la croix rouge fit le nécessaire pour nous sortir de cette situation. Début septembre on nous dirigea vers un camp de transition près d'Edimbourg avec des polonais qui étaient dans une situation identique à la nôtre.

Les alsaciens et lorrains étaient sollicités par les autorités venant du 2eme bureau de Londres et connaissant notre position, nous ont proposé un engagement dans les forces françaises libres. Ce que j'ai vite accepté. Nous fumes affectés à la réserve de la deuxième division blindée située dans un camp près de Camberley non loin de Ascot, célèbre champ de courses.

Ce fut une entrée triomphale pour nous, changement de tenue, un uniforme anglais avec tout son paquetage, avec inscription sur la manche « France » Alsace Lorraine. Quel soulagement, quelle joie pour nous, les

survivants... et puis nous voulions tellement nous venger de l'affront qui nous a été imposé.

Le 9 octobre 1944, on a débarqué au Havre en direction de Paris sous le commandement du capitaine COURBET. A Paris, on avait droit aux honneurs et l'admiration des civils, ne sachant pas d'où on venait. Nous faisons parti des libérateurs et la réserve de la 2<sup>ème</sup> dB.

Notre occupation consistait à des corvées, garder des prisonniers allemands, surveillance de ravitaillement etc....

Mais notre but était de participer à la libération de l'Alsace-Lorraine qui était toujours sous la botte. Début janvier 1945, les américains ont mis opposition à notre engagement pour les combats. Alors que faire ? Des solutions sont élaborées. Ceux qui avaient de la famille dans les zones libérées de France pouvaient se faire démobiliser. Etant donné que j'avais une demi-soeur dans la région parisienne à Achères, j'ai pu la rejoindre grâce à la croix rouge.

J'ai été démobilisé, tout en restant sous les ordres de l'armée. Revenu à l'état de civil, j'ai été embauché aux usines « Ford » à Poissy en février 1945.

Je suis revenu en Alsace, à Blodelsheim, le 6 mai 1945 en larmes, heureux de revoir ma famille, mes amis, mais malheureusement, deux manquants, Albert et René, mes deux frères, morts, tués en Russie. J'ai retrouvé mon ami Charles qui avait déserté et échappé à la tuerie impitoyable, avec lequel je suis resté ami pour la vie.

*Comme j' avais un travail, je suis retourné à Achères, et en 1946 j' ai fondé un foyer...*

*Aujourd' hui, en 1995, père de deux enfants, grand-père de trois petits enfants, une épouse charmante, nous vivons une retraite paisible et méritée. Un demi-siècle après, je ne peux oublier cette époque tragique, vécu de ma jeunesse.*

*Texte et souvenir*

*de*

*Eugène WERNER natif de Blodelsheim*

*Alsacien- incorporé de force*

*Domicilié dans la région parisienne.*

